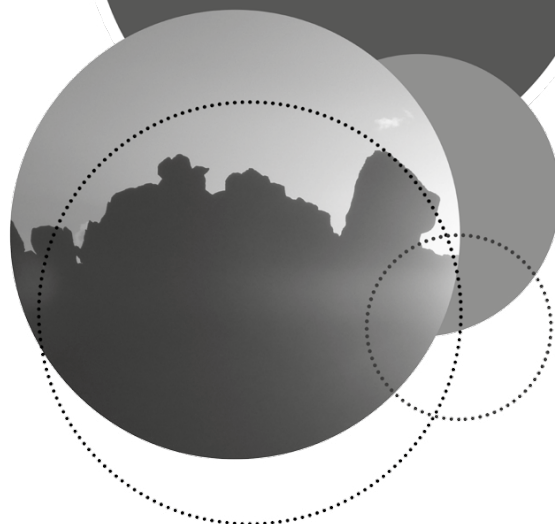


COMMENT VA
LE MONDE
AVEC TOI
laure morali



L'AUTEUR

Laure Morali a reçu ce prénom pour rappeler à son père le laurier de sa terre natale, l'Algérie. Ses parents se sont rencontrés à Lyon où elle a vu le jour en 1972 et trois ans plus tard, ils se sont installés dans une presqu'île de la Côte d'Émeraude et d'Armor, le pays des femmes du côté maternel. Elle a grandi enveloppée du mouvement des marées, ce rythme à jamais imprimé dans le corps. La mer lui a appris à se fondre au monde et naturellement, elle l'a suivie. De l'autre côté de l'horizon, à Montréal où elle vit, Laure écrit pour entendre le souffle de la mer. Écrire, pour elle, c'est emprunter un chemin de sable lumineux dans l'eau émeraude, rejoindre l'île ; se laisser entourer.

Dernier livre paru : *Orange sanguine* (Mémoire d'encrier, 2014 / La passe du vent, 2015).

Son site : lauremorali.net

Twitter : @lmorali

COLLECTION LA MACHINE RONDE

« La machine ronde ». Une vieille expression, rencontrée dans les *Fables* de La Fontaine, qui signifie : la Terre. La réactiver aujourd'hui pour nommer une collection de récits contemporains qui, d'une manière ou d'une autre, s'inventent dans le mouvement ou le dépassement des frontières. Des textes qui prennent acte des déplacements contemporains des notions de territoire, d'urbanité et de mobilité.

Routes, voyages, traversées, chevauchements, paysages monde, ville globale : autant de façons d'approcher le territoire comme un espace mobile et indivis. Quelles formes narratives neuves, dans un monde désancré ?

Loin de toute notion d'exotisme, c'est notre réalité même que ces récits interrogent, en variant les vitesses et les perspectives, en adoptant des points de vue mobiles, ou en explorant des villes et des pays plus brassés, où les rouages du réel se rendent mieux visibles.

« La machine ronde ». Une inscription dans le mouvant du monde.

Une collection dirigée par Mahigan Lepage.

DISTRIBUTION & DIFFUSION HACHETTE LIVRE

DILICOM // 3010955600100

ISBN // 978-2-81459-743-3

ISSN // EN COURS

© éditions publie.net // Laure Morali

Dépôt légal pour la seconde édition : 1^{er} trimestre 2016

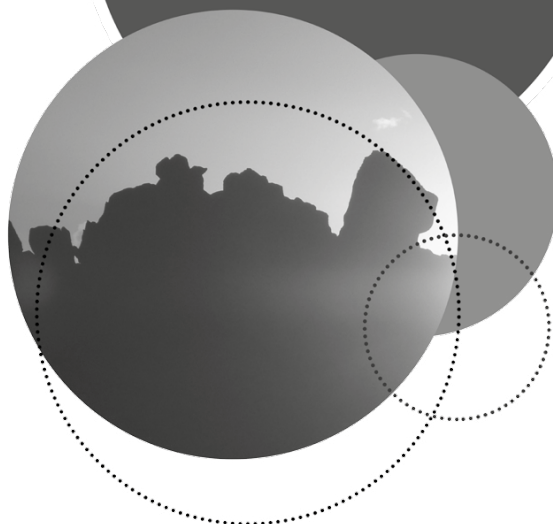
© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net

La version numérique de ce livre est incluse.

Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder sans surcoût.

Bonne lecture !

COMMENT VA
LE MONDE
AVEC TOI
laure morali



Ce texte a vu le jour au sémaphore du Creac'h sur l'Île d'Ouessant, lors d'une résidence d'écriture de deux mois en 2010. Je tenais un journal de bord, et quand on me demandait : « Comment va le monde avec toi ? », je répondais par le soleil ou les nuages, comme font les gens de l'île habitués à prendre l'empreinte du monde. J'étais déjà dans une fiction. De retour à Montréal, l'énergie du lieu a continué son travail tellurique. La Patagonie de mon arrière-grand-père cap-hornier, la presque-île de mon enfance dans les Côtes d'Armor, la Côte-Nord du Saint-Laurent et Ouessant, au beau milieu, ont mêlé leurs strates jusqu'à faire émerger l'île de « Comment va le monde avec toi ».

Je remercie l'association Culture Arts et Lettres des Îles et ses bénévoles de m'avoir offert, avec une confiance et une générosité des plus inspirantes, la résidence d'écriture du sémaphore du Creac'h, le Conseil Général du Finistère, propriétaire du lieu, et le Centre National du Livre pour le crédit de résidence reçu à cette occasion.

Merci aux amis d'Ouessant pour leur amour du monde, à François Bon pour « les clés aux gens des phares », à Gwen Catalá pour son art enveloppant et à Mahigan Lepage pour son précieux accompagnement éditorial.

L.M

*À Jacques,
qui a suivi ma mère en Bretagne*

Les vagues giclent jusqu'aux lentilles striées du phare. La mer ne recule devant rien. Elle grossit à mesure que le soleil s'engouffre dans la ligne d'équateur qui la coupe en deux. On en reçoit des échos puissants. Des flots d'écume se déversent dans la lande. Les galets diffusent des bruits d'avion au décollage. La mer crie, transpercée de rayons.

Les grandes décisions se prennent en septembre, des murs de résistance s'arrachant face à la lumière sous-marine charroyée par la marée de l'équinoxe. Enroulées autour de couloirs d'air, les déferlantes ont dû passer par toute la gamme des nuances perceptibles par l'œil humain et d'autres que discernent les papillons, les chouettes, les abeilles avant d'arriver transparentes aux horizons de l'île hachée. Pour parvenir à un tel éblouissement, il nous faudrait danser, tournoyer sans reprendre sa respiration, se déshabiller jusqu'au souffle, poussière offerte au scintillement des flux, puis renaître sous la poussée d'un astre.

Je n'allais pas rester là à nous regarder vieillir, et la mer qui nous tombait dessus avec ses jouissances interminables, la mer qui miaulait et broyait nos os en même temps. Je ne pouvais pas croire qu'il n'y avait que la vie d'insulaire, creuser dans la terre ou se mouiller dans la mer, basta. C'était ma vie pourtant, puisque je suis née ici, pas le choix, j'aurais dû me dire et rester ancrée, droite, dans le port, entrouverte comme une huître, attendre avec le temps, j'aurais fini par trouver un homme, nous aurions élevé des moutons noirs et je me serais créé une entreprise de filage de laine toute douce pour réchauffer l'hiver pluvieux des gens, j'aurais gratté des coquilles de moules bleues et fabriqué des bijoux. J'aurais repris le café de Rosalie qui m'aimait bien quand je venais lui donner un coup de main le jour du marché. J'aurais même pu faire visiter le phare qui, ce soir, me borde de nouveau de ses faisceaux.

Deux trèfles à quatre feuilles, les lentilles du phare tournent.

J'ai du mal à trouver le sommeil à cause des lumières. Mieux vaut dormir à l'ouest, je ne sais pas pourquoi je n'ai jamais pensé à changer de chambre, malgré la puissance des feux jusque dans mon lit. Sans doute que j'aime cette sensation de tournis, la lumière bleue translucide dans la mince épaisseur du rideau, s'abandonner comme un paquet de linge au déploiement, accepter d'être la dernière chair avant l'océan, pour les âmes. Certaines d'entre elles reviennent, nostalgiques, te frôler la peau, c'est doux, leur contact, léger, elles ne s'agrippent pas, elles te touchent seulement, soulevant une mèche de cheveux que d'autres, plus anciennes, prennent le temps de séparer et laissent retomber un à un sur ton front. Il m'arrive encore de confondre le passage de ces êtres de souffle avec la caresse du phare. Avec le temps, on s'habitue aux fantômes, à la blancheur des murs, aux portes pare-feu.

La corne hurle. La brume tombe. Des billes d'eau écrasées par les lentilles qui grincent, les âmes m'étourdissent. On a perdu des hommes, rien à faire qu'à les laisser partir avec le roulis. La rouille y est pour quelque chose, elle qui démonte maille par maille les chaînes suspendues. Les rochers de granit torturés par les lames nous renvoient l'image de leur disparition. On dit de cet endroit qu'il est le bout du monde, mais nous, on l'appelle la « Tête de la Terre », là où personne ne voudrait vivre ou venir en vacances s'ils savaient à quel point ça grogne dans son cerveau, la pauvre bête. *Penn ar Bed*, le vieil animal lèche ses plaies. Il faut avoir de l'aplomb pour rester là-dedans sans se poser de question. Avoir moins de cent ans est une anomalie dans ces confins déchiquetés.

J'ai vu des saisons plus animées en bord de mer, des étés éclorés en feu d'artifice et des enfants qui trouvent, dans ces galaxies d'un soir, un appel d'air, mais ça finissait toujours en incendie dans la lande, pour partir le bal du solstice, les sirènes des pompiers. On rebroussait chemin avec nos lampions en accordéons vers la place de Landouar. *Les fantômes de l'ennui... en rouge et noir...* réclamaient *un peu de tendresse*. Ça sentait encore le maquereau du marché du matin, les agrégats de glace que piétinaient nos pas. Rosalie en pull de laine à la porte du bistro, les cheveux émoussés, souriait à la farandole dans laquelle nous nous tenions enfin les coudes, nous qu'elle avait vus grandir. *Dans mon verre, je regarde la mer, qui se balance*. On disait « juillet c'est les gens du camping, août ceux des résidences secondaires », on préférait septembre, quand la saison avait été bonne et que les plages nous étaient rendues. J'ai vu des saisons touristiques se faire avaler d'un seul coup de mâchoire par septembre, les cabines de plages fraîchement repeintes bringuebaler. La nuit tombait vite. On n'avait plus besoin d'alcool pour s'enivrer, seulement de la lente remontée de l'émeraude que la vague raclait au fond. Un désir mêlé d'inquiétude nous briquait les yeux. On avait cet air désinvolte des vieux papillons qui survivent à l'arrière-saison — on se demande si ce sont des vrais. Pareil pour la tempête quand elle se pointe devant le pin rabougri, pour le chien devant l'os de seiche, ou pour toi devant moi, Capitaine. Toujours ce sourire en coin, cette écharpe de brume mentholée et tes yeux qui clignent... Tu n'as pas vraiment changé depuis l'époque où tu me chantonnais des comptines chiliennes. J'ai cherché partout à retrouver tes berceuses, sans jamais penser que tu étais

simplement revenu sur l'île, comme font les morts quand ils retournent aux endroits où ils ont été le plus heureux. Mais qu'est-ce qui m'a pris de mettre mes pas dans les tiens à travers les Amériques ?